

## CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 24 juillet 1897.

A la suite de la réunion de la Société Canadienne de Paris, où sir Wilfrid Laurier vint serrer la main à tous ses heureux compatriotes, M. Langa—le nouveau photographe du MONDE ILLUSTRÉ à Paris—invita tous nos amis à se rendre le lendemain matin à l'hôtel du premier ministre, et, c'est là qu'il prit le groupe des seize dont nous donnons aujourd'hui la photographie.

Malheureusement, un grand nombre de nos amis ne purent être présents à cause des occupations qui les captivent, soit aux hôpitaux, soit ailleurs. Seuls ont pu venir, à part sir W. Laurier, notre président d'honneur, et son très sympathique et aimable secrétaire particulier, M. Rodolphe Boudreau, MM. Edouard Richard, ancien député, actuellement chargé à Paris d'une mission du gouvernement d'Ottawa et qui est notre dévoué président honoraire : le Dr D. LeCavelier, notre actif président (qui part demain pour les congrès des médecins à Moscou (Russie), où il est invité ;) Raoul Barré, notre meilleur dessinateur canadien, qui vient d'entrer dans la célèbre maison Paul Ollendorff ; le Dr Louis Gauthier, nommé récemment chef de clinique de l'éminent professeur Abadie ; le professeur Ch. Dion qui a beaucoup fait parler de lui à cause de récentes et très utiles découvertes ; Louis Larose, ancien camarade de collège de sir Laurier et actuellement pharmacien à Nashua ; Aljuter Emar, qui suit avec succès, à Paris le cours de l'École Dentaire de France ; le Dr J.-M. Roy, faisant ici de la médecine générale ; J.-A. Roby, peintre de talent qui réussit en finances comme en peinture ; Dr Paul Ostigny, dont les professeurs Potain et Chatellier fait beaucoup d'éloges ; Alfred Desloges, E.E.D. et un jeune confrère de talent ; Hercule Barré et Eugène Bourassa qui venus à Londres pour les fêtes jubilaires ont eu le bon esprit de venir respirer le capiteux air de France et admirer les éternelles beautés de Paris.

Ma binette y est aussi, mais ça n'a pas d'importance. Passons.

C'est ce petit groupe sympathique de membres et d'amis de la Société Canadienne de Paris qui entoure notre populaire et aimable premier ministre, qui semble heureux comme un père entouré de ses enfants.

Lundi, 2 août.

L'opinion publique française change rapidement à l'égard de M. Laurier. Plus il est connu, plus il gagne de sympathies. A part M. Louis Herbet, celui qui a le plus contribué à rétablir la vérité en faveur de M. Laurier, et conséquemment à lui gagner des amis et des admirateurs, est incontestablement M. Edouard Richard.

M. Richard a écrit dans le *Journal des Débats* un excellent article plein d'explications si claires, que la presse française, un instant montée par les journaux anglais, a reconnu son erreur d'une manière complète et franchement magnifique.

Voici comment M. Richard termine son habile et patriotique plaidoyer :

...M. Laurier n'est pas enclin à l'emballlement ; encore moins, si c'est possible, à la flagornerie. Aussi, ai-je été stupéfié du langage qu'on lui faisait tenir au banquet du lord-maire. J'ai en mains le résumé de ce discours, tel qu'il fut donné par le *Times* et je m'explique maintenant ce qui a donné lieu à cette interprétation. Après avoir dit : "Qu'il était Français, qu'il était issu de cette grande nation qui a été, depuis des siècles, une rivale de l'Angleterre ; qu'il était fier de son origine," il a ajouté : "But I am British to the core." On a traduit cette phrase, de bonne foi, sans doute, par : "Je suis Anglais de cœur." Cette phrase ne peut se traduire littéralement ; *core* n'est pas *heart* et *British* n'est pas *English*. Je n'entreprendrai pas d'expliquer les nuances délicates, mais fort essentielles, qui tiennent au sens de cette phrase : ce serait superflu. Je me contenterai de dire que le sens indiscutable, pour quiconque connaît le génie de la langue et les circonstances particulières des colonies anglaises, est le suivant : "Je suis profondément attaché aux institutions britanniques et au lien colonial." Nous avons au Canada, il faut bien le remarquer, ceux qui désirent la rupture du lien colonial : ce sont les indé-

pendants ; ceux qui désirent l'annexion aux Etats-Unis ; ce sont les annexionnistes ; ceux qui veulent le maintien du lien colonial : ce sont les *British* ou *Britishers* : "I am British to the core" signifie donc : "Je suis profondément attaché au lien colonial." Il ne faut pas oublier que *British* est le tout et qu'*English* est la partie.

Le sort en est jeté, et depuis longtemps. Les liens qui nous unissent à la France ne peuvent être que des liens d'affection ; je pourrais dire des liens d'amour. Ces sentiments sont aussi vivaces qu'au jour de la séparation. Nous n'en faisons pas mystère à nos compatriotes anglais, bien au contraire. Ils ne s'en formalisent pas d'ailleurs, au moins en apparence, car ils savent que nos intérêts sont dans le sens de notre loyauté, et, comme avec eux l'intérêt est le puissant mobile, ils comptent sûrement sur notre loyauté. Il suffit, du reste, d'un moment de réflexion pour se convaincre combien serait irréalisable un rêve qui tendrait à créer entre la France et nous d'autres liens que ceux de l'affection.

La haute position qu'occupe M. Laurier, sa grande valeur et ses belles qualités sont un grand honneur pour nous tous, Canadiens. S'il est fier de son origine, nous le sommes tous de lui, de l'honneur qui nous en revient, et la France elle-même ne saurait y être indifférente.

La carrière de M. Laurier n'est pas encore très avancée et, cependant, il est déjà le plus grand Français que le Canada ait produit.

Cet article, beaucoup reproduit, a eu ici un excellent effet.

Mercredi, 4 août.

M. Cochery, ministre des Finances, présidait, hier soir, le grand banquet donné en l'honneur de sir Wilfrid Laurier.

Il y avait au moins deux cents convives, parmi lesquels on remarquait, en dehors du ministre des Finances et de sir et lady Laurier : Louis Herbet, conseiller d'Etat ; Dr Péan ; Laferrière, vice-président du Conseil d'Etat ; Lœw, premier président de la Cour de Cassation ; Bartholdi ; H. Beaugrand ; comte de Sémallé ; V. Tamburini ; R. Boudreau, secrétaire particulier du premier ministre ; Ed. Richard ; Jules Gay ; A.-E. Poirier ; Cannas, adjoint au procureur-général ; Polain, conseiller d'Etat ; de Lamothe, ancien gouverneur de la Guyane ; Lucien Paté ; Nisard, directeur aux Affaires Etrangères ; Bruneau, représentant la préfecture de la Seine ; Hector Fabre, agent du gouvernement canadien à Paris ; Chandèze ; Emile Gautier, etc., etc.

Plusieurs jolies femmes rehaussaient aussi l'éclat de cette brillante fête. Les orateurs de la soirée sont : Sir Wilfrid Laurier, MM. Cochery, Ls Herbet, le Dr Péan, Emile Gautier, H. Beaugrand et H. Fabre.

Le discours de M. Laurier est partout reproduit avec une suite d'éloges mérités. En voici un extrait :

Les idées, les sentiments, les aspirations que vous avez trouvés dans mes discours, monsieur le ministre de la République française, ce sont les idées, les sentiments, les aspirations de la race à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. C'est toujours le sang de la France qui coule dans nos veines, et si en 1763 les liens qui nous unissaient ont été déchirés, le même sang a continué de couler, et le cœur n'a cessé de battre au même endroit.

Nous avons toujours suivi les événements de France avec un intérêt passionné. Nous avons pris part à vos joies, à vos deuils, à vos deuils surtout. Car jamais nous n'avons plus aimé la France que lorsqu'elle a souffert. Loin de vous, lors de l'année terrible, nous avons souffert autant que vous.

...Quant à nous, nous sommes une véritable nation, une colonie libre, attachée à la Grande-Bretagne non par la force, mais par l'affection et par la gratitude, ce qui n'empêche pas ses souvenirs éternels à la mère qui lui a donné la naissance.

Nous sommes une nation qui protège ses intérêts, ceux de la Grande-Bretagne et les vôtres ; car c'est à nous qu'on doit de voir aujourd'hui le traité de commerce avec l'Allemagne énergiquement dénoncé.

A la suite de ces paroles applaudies, *Le Figaro* ajoute :

Tout le monde maintenant est debout. Sir Wilfrid Laurier est l'objet d'une magnifique ovation.

Il termine en faisant l'éloge de Paris qu'il visite pour la première fois de sa vie, mais qu'il admire et qu'il aime. Deux monuments ont fait l'objet, pour lui, d'un pieux pèlerinage, le monument de Strasbourg, le monument de Gambetta.

L'orateur nous parle encore des avantages qu'auraient pour le Canada et pour la France des échanges plus fréquents entre les deux pays, et il sollicite l'initiative des commerçants français. Il termine en disant :

"J'adore votre Paris, mais, excusez ma franchise, toutes ses beautés ne parlent pas à mon cœur comme le rocher de Québec... Je n'ai plus que quelques jours à passer en France. Lorsque je la quitterai, lorsque s'éloigneront de mes yeux les côtes de son littoral, je ferai une prière qui sera courte, je dirai et je répéterai : "Dieu protège la France !"

Le succès de sir Wilfrid Laurier a été énorme.

A la suite de sir Wilfrid Laurier, MM. Herbet, Cochery, Dr Péan et les autres orateurs, ont également été très éloquentes dans les jolies choses qu'ils ont dites d'une manière aimable et charmante.

Ce banquet, donné à l'hôtel Terminus, est l'un des plus brillants de l'année, et il aura pour excellent effet de mettre davantage en lumière notre illustre homme d'Etat canadien, sir Wilfrid Laurier, que le président de la République française vient de faire grand-officier de la Légion d'Honneur.

Vendredi 6 Août.

Et les journaux de ce matin publient la petite note que voici :

Sir Laurier quitte Paris ce matin, se rendant à Genève, puis à Lucerne, où il passera quelques jours. Il compte se rendre ensuite à Rome, où il doit avoir une entrevue avec le pape Léon XIII.

Si notre premier ministre est aussi bien reçu et aussi acclamé à Rome qu'il l'a été à Londres et à Paris, son voyage aura été triomphalement beau, et il en pourra garder, avec une juste fierté, le plus magnifique souvenir.

Léon XIII et sir Wilfrid Laurier ne comploteront sûrement pas contre la patrie canadienne.



## PÉTITE POSTE EN FAMILLE

J.-L.-A. S., Ottawa.—Ce sera fait comme vous l'indiquez, mais votre crainte me semble peu fondée.

A. F.—Pourriez-vous passer en nos bureaux de 9 à 11 heures du matin, ou de 2 à 5 heures du soir ? Vous serez toujours le bienvenu.

Antonio, Montréal.—Nous n'avons pas vu *Sur le bord du ruisseau*.—Soyez sûr que ce que nous pouvons, nous l'insérons. Nous ne pouvons, à notre grand regret faire la multiplication du papier : ce qui est accepté attend parfois longtemps—mais ce n'est point notre faute, ni celle du personnel—.

J.-E.-A. C., Brunswick (Me.)—Par notre numéro 672, nous avons publié plusieurs indications utiles que nous vous prions de revoir : nom et adresse ; observation des lois de la poésie, etc. Ce dernier point, vous le comprenez, est absolument essentiel : il nous en coûte de devoir le dire parfois, mais il le faut bien.

XXX.—Si c'est un logogriphe, il est, je le crois, bien gracieux ! Et ce n'est certes pas avec lui que nos amis, enfants gâtés des Muses, Melançon et Bussière, ressentiront l'ennui, auront

Un chagrin au cœur.

fut-ce même

Un chagrin de fleur !

Mlle Georgine B.—Le changement sera fait selon votre désir.—Ne faisant plus entendre le moindre chant, le rossignol cache sa tête sous sa plume et s'endort... hélas !...

Emile D.—Par notre numéro 672, nous posons certaines règles parmi lesquelles une très importante dit : Que tout écrit doit mentionner, à part si l'on veut, l'adresse et la *nom réel*. Soyez assez bon, nous vous prions, de vous conformer à cette règle, et nous vous ferons connaître notre décision.